

I

Mexico. Cinquante-quatre kilos de bagages. Cœur brisé en bandoulière. Je vais fouetter d'autres cafards plus que je ne pars à la conquête d'un nouveau monde.

Voyage bien passé. Quoique perfusée à Mano Solo durant quinze heures de vol, j'hésite sérieusement entre réclamer un rab de snack et me jeter par le hublot.

Disons plus simplement que je ne suis pas aussi fraîche et pimpante que la jolie Espagnole assise à mes côtés. Laptop sur la tablette, pas une minute de perdue à rêvasser le nez en l'air. Ah non, non, non, trois fois non ! Elle tape et retape par à-coups secs et nerveux, défiant son clavier, elle s'écrie en elle-même : « à nous deux, page blanche ! »

Elle carbure au jus d'orange de façon quasi compulsive, et chaque fois que l'hôtesse au visage pincé passe avec son petit chariot décapotable, elle lui réclame frénétiquement de sa voix suave : *jugo de naranja, por favor!*

Pendant que l'hôtesse au visage pincé verse le jugo de naranja, clac clac, paf paf, badaboum : le cou de l'Espagnole se revisse sur son travail. Clac, clac : elle le refait pivoter d'un quart tout en continuant d'observer l'écran de son gadget, et adresse un gracias bas mais costaud à l'hôtesse au visage pincé qui acquiesce d'un air strict mais complice.

À vrai dire, jolie n'est pas le qualificatif exact pour désigner ma voisine ibérique. Elle est même suffisamment moche pour passer inaperçue. Mais il faut bien l'avouer, lorsqu'elle réclame son jugo de

naranja, je veux lui ressembler. Une assurance à vous couper le souffle. Et une sensualité à vous hypnotiser le Saint-Esprit sur place la prêtresse !

Je nourris l'espoir cruel qu'elle avale de travers. Qu'elle recrache le nectar sur son pupitre, d'un jet bien envoyé, telle une belle pression de déodorant poudré auquel elle semble s'être un peu trop parfumée. Qu'on se marre un peu quoi.

Si j'éprouve une haine soudaine et clandestine pour cette jeune Espagnole dont j'ignorais l'existence deux heures auparavant, c'est que je m'en arroserais bien la glotte aussi de jugo de naranja, por favor. Seulement, en pénétrant dans cet *Airbus A340 Iberia*, j'ai fait vœu de chasteté linguistique à ma sauce névrosée, et ne soupire qu'à laisser dégouliner du coulis castillan sur les murs de ma vie. En d'autres mots, j'ai décidé de ne parler qu'espagnol. À la guerre comme à la guerre. Ça m'évitera par la même occasion de dire quelques conneries. Au moins pour un temps.

J'en suis à mes balbutiements d'espagnol quand l'hôtesse au visage pincé se penche sur moi.

— ¿Qué desea tomar Señorita?

Je réponds après un moment de concentration masqué par un air de réflexion.

— Jugo de naranja, por favor.

Sans retenir un léger sourire de satisfaction. OK querida, j'ai un accent à tailler à la machette mais j'envoie du tourbé. Du jugo de naranja, por favor! Trois R et deux jotas dans une seule expression, alors que je n'en suis qu'aux prémisses de ma méthode *Assimil*.

Mais rien n'est plus ingrat qu'une barrière linguistique qui vous retombe en plein visage. En une seconde, je vois son visage pincé se pincer encore plus, emportant avec lui, veaux, vaches, cochons, vitamines C. Dans une horrible grimace, elle s'écrie :

— ¿¡Disculpe?!

D'accord, d'accord, je reprends mon souffle et mon courage à deux mains et je répète plus lentement - *jugo - de - naranja - por - favor* - sourire légèrement crispé, qui à défaut de compréhension devrait au moins lui inspirer de la pitié. Rebide. Je supplie Pachamama qu'elle

ne m'impose pas sa terrible grimace à nouveau. Et avec la colère renfrognée de l'assoiffé qui confie sa dernière pièce au distributeur de boissons dont il ne tombe rien (sérieux, ça marche jamais ces trucs-là !), je voudrais être aspirée, là, maintenant, tout de suite, dans le tube d'évier de n'importe quelle ménagère espagnole de plus de cinquante ans au-dessus de laquelle nous sommes en train de voler.

Allez, allez, à l'impossible nul n'est tenu. Agua, agua, por favor.

Pour me consoler de ce premier échec linguistico-cuisant, je déballe vivement les petits cadeaux – à ouvrir exclusivement dans l'avion – que m'a brandis ma colocataire suédoise dans l'escalier avant que je ne quitte Rome au petit matin. Je tire furtivement du sac en papier recyclé une carte dont l'image est déjà un message en soi : un fond noir au milieu duquel trône une grosse larme. Au-dessous il est inscrit : chaque larme que je pleurerai sera une larme de joie. Elle a écrit tout petit pour y caser le plus de gentilles choses possibles. Elle commence par me saluer d'un ciao matta ! Elle note qu'elle regrettera longtemps nos copieus petits déjeuners, nos fous rires nerveux, nos entourloupes romaines en tout genre et nos danses effrénées aux quatre coins de la ville. Mais elle est heureuse pour moi. Elle sait qu'en partant, j'ai pris la meilleure décision. C'est fou, d'ailleurs, comme la meilleure décision est toujours la plus inattendue.

II

À l'aube d'une journée de septembre, j'ai dit au revoir à ma dolce vita et à la beauté de sa ville au petit matin. Tout y était agréablement indifférent. Bouleversant d'indifférence. Sensation d'une douceur cocasse d'un paysage merveilleux que je contemplais dans le lointain. L'aube était belle, ô mortels.

Quelques amis avaient proposé de me conduire à l'aéroport, d'autant plus que j'étais terriblement chargée (cinquante-quatre kilos de bagages, si tu suis un peu). Mais je voulais prendre une dernière fois ce train qui m'accompagnait au travail le matin. Ce train qui me raccompagnait docilement le soir. Ce train qui en silence avait porté tous mes chagrins – combien en avait-il porté d'autres ? Je souhaitais y traîner une dernière fois mes valises comme on traîne ses vieilles casseroles. Y expier quelques démons. Je voulais rendre à César ce qui lui appartenait.

Je vivais au sud de Rome, à quelques pas de la gare d'Ostienne, dans le plus bel appartement du monde : une vieille mansarde réaménagée qui dominait une vue fabuleuse de la Ville éternelle. Le gazomètre, amphithéâtre de fer, dressé dans le lointain, venait rompre la foule des rails de trains qui se perdaient dans l'horizon. De gros placards publicitaires, derrière lesquels se déployaient les immeubles décolorés et le bougainvillier passé, marquaient le tempo cruel des fourmilières. Touche finale, des cactus ornaient notre balcon en se superposant au paysage dans un facétieux collage.

Je partageais le Barcattico – nous l'appelions ainsi car il ressemblait à une petite barque suspendue dans l'horizon ; attico en italien désigne un attique, le dernier étage d'un immeuble – avec Lovisa, une jolie artiste suédoise, entre la femme fatale et l'enfant, pleine de toquades et de talents.

Nous avions chacune une chambre-cabine où seuls un minuscule lit et quelques babioles féériques pouvaient entrer. Un tout petit salon décoré avec fantaisie, une salle de bains en kit, et une cuisine tout droit sortie des dînettes de mon enfance. Un appartement de poupées qui vrombissait de toute sa carcasse à chaque passage de train, autrement dit, toutes les cinq minutes, presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dieu merci, j'ai toujours aimé les voyages.

Nous faisons la vaisselle dans la salle de bains car il n'y avait pas d'évier dans la cuisine. Et dans cette salle de bains, nous nous douchions dans une grande bassine. Il y avait un pommeau de douche mais aucune évacuation pour l'eau. Prendre une douche au Barcattico était acrobatique. Il fallait grimper dans la bassine, surveiller l'eau pour ne pas qu'elle déborde, zouker collé-serré avec le rideau. La bassine remplie, nous nous servions de cette eau usée pour les toilettes. Astucieux et écolo, le Barcattico m'offrait la promesse de souvenirs hauts en couleurs.

III

Je retire mes offrandes du sachet en papier recyclé : un porte-clés pour un nouveau Barcattico, espoir aussi bref que poignant. Puis un gros bracelet en bois coloré que Lovisa a certainement dégoté sur les étals des bancarelle qu'elle aime tant. Rechargée en bonnes énergies, je peux me livrer à une petite leçon d'espagnol.

Lección quince

¿Cuál es tu profesión?

- ¿En que trabajas?
- Soy profesora de **español para extranjeros**.
- Y tú, — ¿A qué te dedicas?
- Soy **escritor**, pero en mis **ratos libres trabajo en un banco**.

Le clap de mon *Assimil* claqué, un méchant cafard m'a encornée.
Una perfusión, por favor. Musique Maestro.

Encore une histoire

Qu'on r'balance

Une histoire qui se déhanche

Une histoire qu'a pas de chance

Une histoire qu'a pas de sens

Une histoire pire qu'un sale dimanche

Une fraction dans l'errance d'un sale môme de France

Je marche seul

Avec plus personne

*À qui faire la gueule
Encore une histoire qui bave
Une histoire bien pérave
Une histoire de caves
Pour un peu on se marave
Une histoire bien pénonche
Une histoire qu'on enfonce
Une histoire pleine de ronces
Ouais je marche seul
Avec plus personne
À qui faire la gueule
Encore une histoire qui crève là
Sur le trottoir
On se tourne le dos
On crache son dernier glaviot
Tous mes amis m'ont dit
Que c'était moi mon pire ennemi
Je marche seul
Avec plus personne à qui faire la gueule.*

Mano Solo

Il reste trente minutes avant l'atterrissage. Je quitte Mano Solo et le glisse dans le dossier du siège devant moi, destiné à enterrer gobelets vides, lingettes usagées, et parfois même des désespoirs silencieux.

Revenue aux moutons de mon *Airbus A340*, la jeune et jolie (allons pour jolie) Ibérique se tourne vers moi comme si elle me connaissait depuis toujours.

— Alors, tu vas faire quoi au Mexique ? Tu viens d'où ? Tu t'appelles comment ?

Elle a éteint son laptop. Grisée par la félicité d'un travail bien accompli et d'un temps de voyage rentabilisé, elle s'est sentie poussée vers moi, prête à porter de ses bras frêles tous les morceaux de cœurs cassés de la planète.

Bingo ! Elle est psy ! Elle se partage entre l'Espagne et le Mexique où vit son petit ami.

— Tu as un petit ami ?

Surprise par tant de familiarité, je me laisse aller avec joie à la conversation. D'une part, c'est l'occasion de mettre à l'épreuve mes quelques leçons d'espagnol. D'autre part, elle touche en plein cœur (brisé donc), mon sujet de conversation (masochiste donc) préféré : mon ex.

— J'avais, je réponds dans un soupir, et je m'empresse d'ajouter : un Argentin.

— Ah non ! s'écrie-t-elle. Pas un Argentin ! Comment c'est possible ? Les Argentins sont des malos hombres !

Elle tâche d'employer un vocabulaire simple pour que je puisse comprendre, après tout elle est psy.

— Oui, eso ! je rétorque enjouée.

Un point pour moi. Je me répète nerveusement : « malos hombres, malos hombres ».

— Nous allons te trouver un novio mexicain. Ils sont bien plus gentils.

Elle se hâte d'inscrire son numéro de téléphone et son email sur la page de garde du roman de Kerouac qui traîne sur ma tablette.

— Nous allons nous revoir ! s'enthousiasme-t-elle.

Elle habite Mexico. Je vais à Querétaro, à deux cents kilomètres au nord de la capitale. Je lui explique que je vais y enseigner le français.

— Tu y vas comment à Querétaro ?

— Je prends un car à l'aéroport, puis la directrice de l'alliance française où je vais travailler viendra me chercher à la gare routière.

— Tu vas à Querétaro en car ! s'insurge l'Espagnole. Tu es folle ! Tu es au Mexique ! C'est un pays dangereux. Prends un taxi. En plus, tu es chargée. C'est plus sûr.

Le trouble anxieux de la psy commence un peu à m'agacer.

— Mais c'est la directrice de l'alliance française qui m'a dit de faire ça. Elle veut me pousser dans les bras de narcotrafiquants mexicains ? Tout le monde prend le car, non ?

— Non, non, non. Prends un taxi, crois-moi ! C'est beaucoup plus sage.

— Très bien, je réplique dans un mensonge ni pieux, ni méchant, juste pour couper court à cette conversation. Je prendrai un taxi.

Nous descendons avec entrain de l'avion telles les deux meilleures amies du monde arrivées à destination.

Elle prend mon bras et je l'accompagne acheter quelques cartouches de cigarettes. Nous marchons en sautillant. Elle semble heureuse d'être ici. Je le suis aussi.

Nos chemins se séparent après l'étape duty free. Dans une grande accolade, nous promettons de nous contacter très vite. Je ne la reverrai jamais.

L'Espagnole évaporée, je marche avec empressement comme revenue dans un lieu qui m'est familier depuis toujours. Les morceaux qu'il reste de mon cœur battent une chamade exaltée : you're in Mexico baby !

Bon, il faut quand même savoir où je vais vraiment. D'autant plus qu'il est dix-neuf heures, et que le dernier car est à dix-neuf heures vingt. J'interroge une sentinelle d'aéroport.

— ¿Disculpe Señora, me podría decir donde están los camiones para Querétaro?

J'avais répété consciencieusement cette phrase avant mon départ, j'ai l'impression de réciter un rôle de composition. Dans un sourire, la dame répond des mots mexicains qui sonnent bien.

Acheter mon billet de car. Chercher une cabine téléphonique. Trouver la cabine. Téléphoner à la directora de la alianza francesa pour l'avertir que je serai dans les temps. Comprendre qu'il y a une espèce d'indicatif mystérieux à composer d'une région à l'autre du Mexique. Voyant ma mine déconfite, un jeune Mexicain gominé comme une tostada maison me propose timidement son téléphone portable. Il trace une étoile de David dans les airs, puis il compose le numéro que je lui indique. Face à tant de gentillesse, j'ai une pensée railleuse pour ma psy ibérique qui m'imagine déjà découpée en morceaux et cuisinée en pozole.

La directrice confirme qu'elle sera à la estación de Querétaro aux alentours de vingt-deux heures trente. Je l'imagine grande, blonde,

belle, mariée à un doux Mexicain qui la rend incroyablement heureuse.

Ces différentes étapes accomplies, je me dirige vers le car. Il faut descendre un grand escalator pour accéder au parking souterrain où se trouvent los camiones.

Fourbue, harassée, chaque pas semble l'avant-dernier. Alors, ne pouvant retenir ma grosse valise qui ne veut décidément pas rester sur les marches de l'escalator, je décide de la laisser dévaler seule les escaliers et de la rejoindre en bas. Certains voyageurs me jettent un regard surpris. « Sticazzi, je me répète en souriant, you're in Mexico baby ».

IV

Ah ! Premier car mexicain ! Le trajet est d'autant plus magique que la nuit vient de tomber sur Mexico. La ville, inondée par de récentes pluies, prend des airs de fin du monde. Les rues baignent dans la lumière chaude de grands réverbères qui se reflètent dans les immenses flaques d'eau, et tout est brouillé dans la poésie fugitive d'un grand feu d'artifice. Les maisons basses laissent place à l'horizon. Le ciel reprend ici tous ses droits. Des boutiques aux façades colorées sont encore fréquentées. Une, affichant en grosses lettres lumineuses le nom de *Matador*, se détache çà et là du paysage en me faisant sourire chaque fois que je croise son enseigne en chemin. *Matador*, drôle de nom pour une supérette ! Je sens que l'esprit du Mexique va me plaire.

Dans cette douce euphorie, je plonge ma tête avec curiosité sur le petit casse-croûte que m'a tendu l'hôtesse (l'hôtesse du car, pas celle au visage pincé, suis un peu quoi) en grimpant dans le bus. Dans mon petit sachet se trouvent : une boisson ultra-sucrée, des cacahuètes au piment, un croissant jamón y queso, un petit gâteau pomme-cannelle. Oh oui ! Le Mexique va me plaire ! J'attaque le croissant salé au cœur duquel est nichée une grosse rondelle de piment vert qui manque de m'étouffer en me faisant cracher de la fumée par le nez et les oreilles.

« Non, ça se vend ça ? Ça se vend sans même qu'il soit spécifié sur l'emballage : jamón, queso Y CHILE ! Sans doute qu'au Mexique le piment va de soi », j'en conclus amusée. Et en regardant défiler cette

nouvelle vie, je termine mon dîner qui, en vérité, n'est pas pour me déplaire.

Arrivée à Querétaro, je récupère mes bagages et je glisse quelques pesos dans la main du petit monsieur qui les a déchargés (ce qui ne se fait pas vraiment, mais il ne les refuse pas pour autant).

Je sors de la gare, je m'y plante devant quelques instants. L'esprit en veille, j'attends la prochaine manœuvre. J'aperçois au loin Benoît, un collègue avec qui la directrice m'a mise en contact quelques semaines avant mon arrivée. Grâce à la magie de *Facebook* qui a déjà fait de nous des amis, je le reconnais sans difficulté. Très grand, très mince, le visage aurolé d'un sourire chaleureux. Des yeux roulants de malice, un gros anneau à son oreille, des bagues massives à ses longs doigts lui donnent l'air d'un bon génie. Il est accompagné d'une grande blonde aux cheveux longs et bouclés. La directrice ? Non, c'est Chloé, une autre collègue.

La directrice attend plus loin dans un gros pick-up à l'arrière duquel je bazarde mes valises. Différente de ce que je me la suis imaginée. Brune, les cheveux coupés court, d'allure décontractée. Je la salue en la vouvoyant. Elle a un rire surpris et me demande de la tutoyer.

Querétaro me donne l'impression d'une ville déserte, sans charme particulier. Si ce n'est celui du *Matador* qui se profile comme un arlequin de l'autre côté de la rue où nous sommes garés.

Nous arrivons chez Hélène, la directrice, qui cohabite avec Chloé. Bien loin de la latin love story que je lui ai prêtée.

Benoît nous accompagne et m'aide à porter mes bagages dans un petit studio qui jouxte l'appartement de la directrice. Bien que déjà tard, nous allons ensuite nous rafraîchir chez les filles qui ont préparé quelques quesadillas. Repue par l'encas du bus, je refuse poliment.

Nous échangeons sur nos différents parcours. Benoît a atterri là trois semaines avant moi et arrive de Chine où il a passé deux années. Hélène a pas mal bourlingué et roulé sa bosse en Autriche, au Portugal, au Chili. Elle est depuis un an la directrice de l'alliance française dans le cadre d'un volontariat civil international, type d'emploi-jeune soi-disant coup de pouce du ministère des Affaires étrangères. Chloé

a un peu moins voyagé, elle est parisienne mais sa maison, c'est l'Angleterre. Elle fait varier les notes sur la dernière voyelle en soufflant par le nez : Angletterreeuuuhh.

L'ambiance est détendue et je me sens déjà bien. À tel point que je saisis la première opportunité d'injecter ma petite piquouse de tourment dans les veines offertes de cette nouvelle vie. Je remets sur le tapis mon sujet de conversation préféré. Une heure après, mes nouveaux amis ont une vague idée de mes déboires amoureux et des raisons de ce voyage. Je me nourris de ces mots sur mon histoire passée avec morbidité. En croyant décharger mes peines, je ne fais que les décupler. Sisyphe, Prométhée, n'ont qu'à bien se tenir, j'arrive à grands pas avec mes gros sabots et mes lambeaux.

À l'affût de conversations dont mon ex sera l'objet, je parle soudain toutes les langues du monde. Je cherche dans la bouche de parfaits inconnus des raisons, des explications, des justifications, parfois même des laissez-passer pour le recontacter. Convulsivement, j'évoque son nom. À n'importe qui, n'importe quand. Il faut que j'aie ma dose quotidienne. Une façon de survivre à cette lacération amoureuse. Une façon de me dire :

a) Je ne suis pas quelqu'un de si mauvais puisque je lui reste encore fidèle et dévouée.

b) Cette énergie déployée à crier mon amour inconditionnel sur les toits du monde entier finira bien par arriver jusqu'à lui.

c) C'est le roi des connards qui m'en a fait baver des ronds de chapeau. Il est temps que la terre entière le sache.

Bref, j'suis sacrément paumée.

V

Adrian Di Magliana joue aux échecs dans le jardin de Carlos, un ami Erasmus portugais. Je le vois pour la première fois. Il se tient légèrement voûté sur sa chaise, les jambes croisées à l'américaine (c'est-à-dire avec une cheville posée sur le genou de l'autre jambe). Il fume une cigarette roulée en aspirant nerveusement. Je salue son adversaire et mes amis autour de la table. Puis je me présente à Adrian en lui tendant la main. Il me la serre fort en gardant le visage fixé sur le jeu.

— Ciao, sono Adrian, répond-il d'une voix ferme sans me regarder.

Malgré la douceur du printemps, il souffre déjà de la chaleur comme l'indiquent ses tempes en sueur. J'ai un frémissement de dégoût. En me voyant ainsi plantée dans le jardin, il déclare que je peux aller chercher une chaise à l'intérieur, qu'ils sont trop occupés par la partie, et que de toute façon, les femmes clament l'égalité des sexes, alors qu'on n'aille pas me faire des ronds de jambe. Il me laisse sans voix, mais cette remarque m'amuse. Je crois que si nous étions dans une cour de récré, Adrian soulèverait ma jupe en me tirant la langue. Quelque chose d'espiègle et de mutin émane de sa personne, cette impression qui fait dire aux gens : ça, c'est un type qui a du caractère.

Étudiante Erasmus à Rome, les fêtes sont fréquentes, j'y recroise souvent Adrian. Un soir, il m'aborde en me parlant de Napoléon. Son idole, me confie-t-il alors. Un Argentin fan de Napoléon. Une affaire. Je réponds que :

1- Napoléon est genre super bien classé au top des connards.

2- Je n'aime pas les personnages solaires. Pas plus que barbares et mégalos.

Il a un rictus amusé et essaie malgré tout de faire valoir les victoires du boucher. Attendrie par cet étrange amour pour Napoléon que je considère plus comme une attention maladroite envers moi, la petite Française, j'accepte son invitation à dîner la semaine suivante. Une invitation à dîner ? Il ne m'a pas envoyé de poke. On n'a pas couché ensemble et il me le propose en me regardant droit dans les yeux. Pas mal.

Le vendredi suivant, je n'en mène pas large. Je suis hyper nerveuse. Un jean, un débardeur, une queue de cheval, du mascara. Faut quand même pas qu'il croie que je me suis faite trop belle pour lui. Non. Jouer la carte du naturel. Mais bien s'épiler quand même au cas où. Arrivée sur le lieu du crime, tellement allumée, je renverse mon sac à main au milieu du passage piéton et manque tout juste de me faire renverser par une Fiat Panda bleue. L'archouma putain.

— Ça va bien ? demande Adrian, surpris.

— Oui, ça va bien (ça se voit pas ?), je réponds en maudissant tous les ancêtres qu'il a fallu pour me faire si maladroite.

On s'assoit à la terrasse d'une petite trattoria du Pigneto. Quartier tendrement rock'n'roll. Adrian commande un tas de trucs que je ne peux pas avaler tant ma gorge est nouée. Seuls passent le Falanghina et les cigarettes que je me grille comme si c'était la fin du monde. Pensant que la cuisine n'est pas à mon goût, Adrian s'exclame :

— Et si on allait prendre une glace ? Dans le quartier, y a un super glacier qui en fait aux marrons glacés.

De Napoléon aux marrons glacés, il n'y a qu'un pas. Puis, il ajoute :

— On ira s'asseoir près d'ici, dans un petit parc que j'aime beaucoup.

Bien joué. Dans le petit parc, je commence à me détendre un peu. C'est un joli parc avec des jeux pour enfants. Des tags, une pergola de glycine et le moteur suranné des grillons qui rythme la vie romaine en été. On discute longtemps. De tout, de rien. Ce qui

compte, c'est tout le reste. Se sourire. S'effleurer. Crâner un peu. Vers une heure du matin, je dis que je vais quand même y aller. Adrian propose de me raccompagner en scooter. On se dirige vers le scooter. En chemin, il me demande de l'embrasser. Dans une envolée de manche, je réponds que je ne peux pas l'embrasser, que j'ai déjà un copain. C'est bien le moment d'y penser, tiens ! Il insiste. Je dis que je veux juste être son ami. Sans déconner ! J'ai littéralement dit : *il tuo amico*, ton ami, au masculin. Il rit. Et m'embrasse. Enfin, on s'embrasse. Bref, à quoi bon rentrer chez moi puisqu'il est tard et qu'il habite si près d'ici.

Avoir un béguin, en italien, se dit « être cuit ». C'est un peu cuit que je m'éveille dans le petit lit d'Adrian le lendemain. Je sacrifie mes boucles d'oreilles au pied du lit pour le forcer à se souvenir de moi, puis je saute dans le premier tramway.

Après les trente-six heures d'attente réglementées par la PJ du ferrage amoureux, Adrian m'écrit qu'il a trouvé mes boucles d'oreilles, et qu'il faut bien qu'on se revoie.